

# Lavabo

(In fieri, gradus octavus)

)) encore du travail : 9 novembre 2022 le laisser reposer

Adèle n'arrivera pas aujourd'hui. Le vol a été annulé. Quand sa femme s'absentait quelques nuits, un démon s'emparait de ses pensées et les taillait toujours sur un même patron : au début, souriantes, elles la regardaient flâner ; suivait une période où, alourdies, elles cherchaient, en vain, des images derrière un rideau de brume et, puis, comme par sortilège, du rideau sortaient des images du passé qui les enchaînaient au char de la jalousie.

Pour la première fois, en ce dimanche de juin 1995, le char alla percuter l'ordinateur d'Adèle. Elle l'avait fait jurer de respecter leur vie d'*avant* et de ne pas fouiller les images et les écrits du passé. « C'est déjà assez que tu trifouilles dans ma mémoire au moindre mouvement inattendu », elle lui avait dit d'un ton très ferme. Il avait respecté le pacte. Mais, cette fois, une question roublarde se présenta : « *Avant* ? mais avant quoi ? » Avec une certaine dose de mauvaise foi, il se raconta que les deux années qui avaient précédé leur vie en commun, ce n'était pas vraiment *avant*, car ils se voyaient très souvent chez des amies. Ces deux ans n'étaient donc ni *avant* ni pendant ! Il se convainquit facilement que sonder cette période flottante ne trahissait pas leur accord. Il se dit même que cela lui aurait permis d'accepter sans souffrir certains comportements incompréhensibles. Il ne se priva pas d'ajouter qu'en creusant ce *no man's land* il aurait découvert des événements qui auraient rendu leur rapport encore plus solide. L'idée que d'éventuelles découvertes eurent pu le rendre plus fragile ne l'effleura pas. Inutile d'ajouter que dans sa condition aucun frein n'aurait pu arrêter sa course vers de nouveaux mondes.

Il commença par rechercher dans tous les dossiers de l'ordinateur d'Adèle le mot *Alexander*, le nom de son dernier amant. Rien. *Alex* ? Rien ; rien que des références à leur jeune amie. Il fouillait de façon très désordonnée, sans aucune règle : comment eût-il pu suivre des règles quand mains et idées vacillaient sans cesse ? Après une bonne demi-heure de recherche infructueuse, il fut attiré par le nom d'un dossier : *Déguisés*. Il l'ouvrit. Il contenait des dizaines de photos de gens déguisés et un dossier : *lavabo*. Il l'ouvrit, il contenait un fichier Word avec une image avec un très long titre : « Avant de mourir, je vais te retrouver et tu m'accueilleras à jambes ouvertes. »

« Le lavabo ! L'histoire du lavabo avec Alexander ! Ils se sont même fait photographier ! Pourquoi l'a-t-elle gardé ? N'a-t-elle pas toujours dit que cette histoire était sans importance ? Qui a pris la photo ? Pourquoi elle ne m'en a jamais parlé ? La photo ou les photos ? »

Les questions pleuvaient à verse et, dès qu'elles touchaient terre, elles soulevaient une pléthore de nouvelles questions. Un cercle infernal. La décision d'effacer le dossier lui effleura l'esprit : « Je suis curieux de voir ce qu'elle dira quand elle s'en apercevra. Et si elle ne le cherche plus ? Non, je vais le copier dans mon ordi. » Inutile d'essayer de déceler la logique qui relie ce « ne plus chercher » et « copier dans son ordi » : la logique jurant avec les passions n'est-ce pas ce qui distingue les humains des machines ?

Maintenant que tout était bien au chaud dans ses dossiers, il se sentait plus calme. Calme ? Ça ne dura pas plus que quelques minutes. Il rouvrit la photo.

« Mais, non ! Quel con !... Elle n'est pas blonde !... Je suis vraiment malade... Les mains ? ... on dirait ses mains, on dirait... Les seins... on dirait... Qu'est-ce que je cherche ? Les seins ne sont pas des empreintes. » Il agrandit la photo. « Les doigts des pieds ! Ce sont les siens. Les bras et les jambes aussi ! » Mais, comme Adèle ne cessait de lui répéter : « Tu es un très mauvais observateur, tu vis trop dans ta tête et ce qui t'entoure t'échappe ». Il se dit qu'elle avait raison. Mais, ce qui était clair, même pour un mauvais observateur comme lui, c'était que ce n'étaient pas ses cheveux. Et alors, pourquoi douter ? Parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Il descendit au salon pour un café : changer de place, ça aide, parfois, à changer d'idées. Et, effectivement, il se sentit plus calme, presque rassuré. Mais, voilà qu'une photo d'Adèle d'*avant*, le fixe de la tablette de la

cheminée. Dans le regard, elle a quelque chose... quelque chose... « Merde ! Pourquoi je m'agite ? Parce que je suis con et masochiste, se dit-il, ce n'est pas elle ; ne regarde pas ses yeux, regarde les cheveux. Tu vois, impossible de l'imaginer avec des cheveux blonds. Cheveux blonds... comment ai-je pu oublier ! Elle m'avait dit qu'elle s'était déguisée en hippie suédoise. Une perruque ! Meerde... merde et merde encore ». On ne peut pas lui en vouloir s'il fait partie des gens, excessivement nombreux, qui s'accrochent à un détail quelconque pour nier des évidences douloureuses. Il est vrai, comme nous enseignent les Talibans, que les cheveux ne sont pas un détail, mais, en Occident, ils le sont !

Il reprend la photo : « Je me suis encore laissé entraîner par la jalousie. Ce n'est pas le plancher de la rue Coloniale ! Les robinets non plus et puis elle n'a jamais eu des verres comme ça. Que je suis bête ! Ce n'est pas Adèle. »

Un coup de fil de Max pour les inviter à dîner : « Je prépare ses pâtes préférées.

- Elle n'est pas rentrée.
- Comment ça ! Pourquoi ?
- Le vol a été annulé.
- Mais, toi, tu es là. On t'attend à sept heures. »

C'était un ordre à la Max. Il y alla. Toutes ces femmes hyper-maquillées sur Crescent ne l'aiderent pas à oublier la fête déguisée. Mais, surtout revinrent la perruque et ce « Tu m'accueilleras à jambes ouvertes ». Il acheta trois bouteilles de Bordeaux, histoire de... de bien boire.

Danielle, après le premier coup de fourchette : « C'est dommage qu'Adèle ne soit pas ici, elle les aime tellement. » Comme il fallait s'attendre, Max ne put pas s'empêcher de provoquer. « Elle aime mieux se faire lustrer l'écaille, que manger une carbonara... comme vous toutes... Mais, levons nos verres à l'absente. »

Danielle ne put s'empêcher d'ajouter une touche de méchanceté à un des lieux communs les plus répandus : « Le monde est vraiment petit. Adèle et moi nous avons baisé le même mec. »

Pas mal. Un coup bien réussi, sans doute préparé. Il était clairement mal à l'aise et ils avaient l'air de se réjouir. Pour abrégé la torture, il fallait qu'il rompe un silence qui leur aurait donné de nouvelles idées. Étant impossible de changer de sujet sans que Max le ramène avec quelques épines supplémentaires, il demanda qui était le mec. Ce fut Max qui répondit :

« Pablo, un ami espagnol, photographe, avec qui Danielle couche depuis une bonne année. Marcel, pour les amis.

- Pourquoi cet autre nom ? dit-il, en espérant qu'une digression éloigne le sujet épineux.
- Parce qu'il porte toujours un marcel blanc.
- Ah ! s'exclama Renzo, aveuglé par la lumière blanche du marcel de la photo et incapable d'ajouter un mot.
- Avec son marcel il a l'air de « je te montre mes épaules, ajouta Danielle, mais il est moins macho qu'il n'en a l'air ».

Et à Max de reprendre le crachoir : « Les épaules, avant de montrer la bitte ! Comme tu sais, Renzo, la jalousie n'a pas de place chez nous. Nous ne nous cachons pas les affaires de cul... Comme certains de nos amis. Les affaires de baise sont de petites affaires, même quand l'affaire est énorme. N'est-ce pas ?

- Dans ce domaine... tenta-t-il d'ajouter.
- L'hypocrisie domine, conclut, sec, Max. »

Max, qui ne pouvait pas renoncer à son rôle de méchant, s'adressa à Danielle pour qu'elle enfonce le clou dans le « certain » qu'il avait devant lui : « C'était avant toi ? » Je connaissais assez les expressions du visage de Max pour savoir que la question était tout à fait rhétorique, qu'ils en avaient parlé souvent. Et à Danielle, parfaite épaule de son homme, de répondre : « Je l'ai connu quand il la fréquentait encore.

- Deux en même temps ? enchaîna Max.
- J'en connais d'autres qui aimeraient ça. Il m'en a parlé une seule fois, en me disant que la Suisse, au sein de rêve, était chaude comme une Espagnole, mais coincée comme une sœur bavaroise. Une intello.
- Plus elles sont intellos et plus elles sont coincées et putes, ajouta prévisible Max, et puis s'adressant à Danielle comme s'il n'était pas là, toi, tu n'es pas coincée.
- Ni intello. J'ai accepté de coucher avec lui et sa femme, tandis que la *coincée* a refusé. »

Il n'en pouvait plus de leur petit jeu. Avec tout le sarcasme dont il était capable, il ajouta : « Vous êtes des amis parfaits. »

Il fallait qu'il s'en aille. « Toujours plus tôt », commenta Max, en regardant Danielle avec une expression qui disait, on ne peut plus clairement, « on l'a piqué au vif ».

Dans son lent retour à la maison, il arriva même à se demander si ses « amis parfaits » n'avaient pas tout inventé pour le mettre à l'épreuve. Il coupa court à ce genre de réflexion en se disant qu'ils pouvaient être méchants, mais pas jusqu'à ce point. Il s'enferma dans la chambre avec la photo. Cette histoire de l'amant au marcel bouleversait tous ses raisonnements — si parler de raisonnement signifiait encore quelque chose dans son cas. S'il mettait côte à côte le marcel et la perruque, tout devenait clair. Tout, excepté la salle de bain. Et ce fut la salle de bain, l'exception, qui éclaira définitivement son esprit confus et terrassa « ce n'est pas Adèle ». « Tout est très simple : la photo n'a pas été prise dans sa salle de bain de la rue Coloniale, mais dans celle de Pablo et c'est sa femme qui a pris la photo de la Suissesse coincée. Mais oui, tout est très évident : la femme après que Adèle avait accepté de se faire photographier en baisant ne s'attendait pas qu'elle refuse le couchage à trois. Voilà d'où vient le *coincée* ! Quand elle est allée chez Pablo, elle était habillée en noir. Et la perruque ? Elle voulait se déguiser devant la femme de son amant. Simple. Clair. » Il s'était construit son histoire, la vraie histoire qui l'aurait aidé à coincer la *coincée*.

Apaisé — si on peut le dire — d'avoir finalement résolu l'énigme, il fixa ses tergiversations en trois mots : « elle a menti ». Oui, elle a menti sur le mec, le lieu, les vêtements. Il s'endormit en répétant « à demain... à demain... à demain ». Ce « demain », était-il une menace ou une ritournelle pour se tranquilliser ou les deux ? Il ne le savait pas. Nous, qui suivons de près sa démarche, nous le savons. Lui, il le sut le lendemain : c'était une menace. Il demanda à son amie Louise si elle ne pouvait pas aller à l'aéroport : « J'ai une réunion très, très importante au département. »

Effectivement il y avait une réunion, mais dans un bureau fermé à clef, avec une photo et deux fichiers où, il y a quelques mois, il avait couché ses souvenirs des « souvenirs » d'Adèle.

\* \* \*

### Premier récit (3 mai 1994)

Assise sur mon ventre. Douce et ondoyante. Je l'attire vers moi. Visage collé au visage.

« Raconte-moi une de tes histoires.

- Encore !
- Oui, encore.
- Celle de la médaille ?
- Non, pas celle-là
- Celle du bureau... du whisky ?
- Non plus.
- Je n'en ai pas d'autres.
- Oui... tu en as... je suis sûr
- Pas maintenant.
- Maintenant, je t'en prie. Reste proche... comme ça... et parle.
- En ce moment je ne me souviens de rien.
- Reste tranquille... les souvenirs vont arriver... ne bouge pas. »

Nous restâmes immobiles un long moment.

« Un épisode de l'époque de Alex dont je ne t'ai jamais parlé. J'avais organisé, chez moi, une fête déguisée après le lancement d'un livre de Jean-Marc. On était une quinzaine. Il y avait Jean-Marc, les deux Sylvie, François, Louise, Michel et Hannah. Les autres tu ne les connais pas. J'avais fourni le vin, François le hasch, et Louise la coke.

« Comment étais-tu déguisée ?

- En hippie... Suédoise : perruque blonde, un long chemisier crème à fleurs rouges et vertes, des pantalons blancs à pattes d'éléphant, des bas à mi-cuisse et des bottines rouges..
- Les bas à mi-cuisse avec des pantalons ?
- Alex aimait beaucoup ce type de bas.
- Est-ce que Alexander était là ?
- Oui. Il était déguisé en Cosaque : pas très original pour un Russe. Nous avons beaucoup, trop, bu et

surtout fumé. Louise et moi nous avons dansé sans arrêt. Un peu avant minuit, je suis montée à la salle de bain avec Louise, histoire de nous remettre en ordre. Louise s'est maquillée vite comme d'habitude et puis elle est descendue. J'étais en train de mettre du rouge à lèvres quand Alex est entré. Il a fermé la porte à clef, sans dire un mot. « Si tu veux qu'on... allons dans la chambre », que je lui dis. Il me répond qu'on restait là et il me dit, ou plutôt, il m'ordonne de soulever les bras. De façon très brutale, il tire sur le chemisier et il arrache chemisier et perruque.

- La perruque aussi ?
- Ce n'était pas voulu, mais le col était très serré. Il était déjà difficile de le faire glisser pour le mettre, imagine pour l'enlever. « Tu ne peux pas être un peu plus délicat », que je lui dis. Il me répond qu'il y en a marre de tous ces intellos coincés, qu'il se sent agressif. Avec la même délicatesse, il dégrafe le soutien et le jette par terre.
- T'avais un soutien-gorge ? Tu m'avais dit qu'avec Alex, tu ne le portais jamais, qu'il aimait tes seins en liberté, plus que tout... La médaille...
- Oublie la médaille. Le chemisier était trop transparent et avec tous ces gens...
- Les vêtements transparents ne t'ont jamais gênée.
- Oui, mais, avec tous ces gens... »

Elle se relève légèrement et promène ses seins du creux des épaules au ventre, du ventre aux épaules...

« Merci... Arrête... Continue...

- Arrête ou continue ? me chuchote-t-elle à l'oreille
- Continue ton histoire, mais reste appuyée... comme ça... oui comme ça, sans bouger.
- Oui... Il baisse ses pantalons et j'enlève les miens. Il me soulève, il me pose sur le lavabo et il me met la perruque : il avait toujours rêvé de baiser une Suédoise. Quand il me tire vers lui pour se faciliter l'entrée, je donne un grand coup de tête au miroir qui le laisse indifférent. Il commence à pomper avec rage. Tout était à l'enseigne de la douceur !
- En slip et bottines ?
- Non, j'avais enlevé le slip avec les pantalons, mais j'avais gardé les bottines. Je voulais que ça se fasse vite pour ne pas rester trop longtemps enfermés.
- Ça a duré longtemps ?
- Très peu : après quelques va-et-vient, on a essayé d'ouvrir la porte. « Il y a quelqu'un ? », c'était une voix d'homme, que je ne connaissais pas..
- J'ai répondu que j'en avais encore pour un moment, et j'ai essayé de me dégager, mais il a redoublé de vitesse et il est venu. Il a enfilé son pantalon. Il a ramassé mon slip qu'il n'a pas voulu me passer. Je lui dis de ne pas faire le con : « Le sperme va couler ». Il me regarde satisfait : « C'est plutôt ton jus qui coule » et il est sorti avec mon slip à la main.
- T'avais éjaculé beaucoup ?
- Pas du tout, je n'avais pas eu ni le temps... ni assez de plaisir, me dit-elle en se relevant et en me caressant avec les seins jusqu'à me faire venir. »

Après quelques minutes de calme, je redeviens fiévreux, mais sans bander.

« Qu'as-tu fait après ?

- Non, ça suffit.
- Continue.
- Une autre fois.
- Non... vas-y.
- Laisse-moi appuyer ma tête sur ton épaule. »

Elle descend, se colle, ramasse ses cheveux, pose sa tête sur mon épaule et reprend :

« Je me suis assise sur le bidet, mais j'avais oublié de fermer la porte.

- Comme d'habitude.
- Comme d'habitude, chez moi. J'étais en train de me laver quand un ami de Alex est entré. « Excuse-moi, la porte était ouverte » « De rien, je lui dis, ferme-là, s'il te plaît ».

- Et, tu ne lui dis pas de sortir ?
- J'étais un peu gênée de me laver la chatte devant ce jeune et j'ai dit n'importe quoi.
- Pas gênée d'être nue ?
- C'est bien plus gênant de se frotter sur le bidet devant un inconnu que d'être nue.
- Il n'était pas un inconnu.
- Oui, c'était la première fois que je le voyais, ce soir-là. Il avait accompagné Alex à la fête. Il était très, très jeune... Il aurait pu être mon fils.
- Et qu'est-ce qu'il a fait ton... ce jeune.
- Il tremblait comme une feuille. Je me suis levée et pendant que je m'essuyais il s'est approché et il m'a caressé les seins. J'avais trop bu et trop fumé. J'ai eu pitié de lui. Je lui ai donné un bec sur la joue, et je lui ai dit de m'attendre sur le palier. Je me suis essuyée, j'ai enfilé le chemisier, j'ai fourré les pantalons dans mon sac et je suis sortie.
- Et si quelqu'un montait ?
- Je lui avais dit de toussoter. Je suis sortie, je l'ai pris par la main et je l'ai conduit dans la chambre. Je me suis assise sur le lit, j'ai enroulé le chemisier aux hanches, j'ai écarté les jambes et je lui ai fait signe d'approcher sa tête. Il avait l'air de ne pas comprendre. J'ai repris sa main. Je l'ai fait agenouiller et j'ai tiré sa tête entre mes cuisses. Il résistait. Il m'a regardé avec des yeux tellement perdus, que... que... Je ne savais plus ce que j'éprouvais. Maintenant, j'ai l'impression que j'en parle comme si ce n'était pas à moi que c'était arrivé... c'est comme si je le violais. Non, ce n'était pas ça. C'était comme si, à cause de sa maladresse, je... je l'aimais... plus qu'Alex. Il s'est mis debout, il s'est penché et il m'a embrassé sur les lèvres. J'étais émue.
- Et excitée ?
- Peut-être, mais surtout émue. Je me sentais bien. Je me suis levée et je lui ai dit de se coucher sur le lit. Il essayait d'enlever les chaussures. Il était tellement mignon ! Je lui ai dit de les garder, que moi aussi je les avais. Je me suis assise sur lui.
- Comme nous ?
- Oui, mais il avait ses pantalons. Quand j'ai enlevé le chemisier, il y a eu un déclic dans sa tête. Il s'est enlevé le T-shirt, il s'est accroché aux seins et il s'est mis à crier « je t'aime ». J'ai dû lui mettre une main sur la bouche : « Ils vont t'entendre ». Il continua en decrescendo une litanie de « je t'aime ». Quand il s'est tu, j'ai glissé une main dans son slip : il était complètement mouillé de sperme. Il s'est excusé. Je lui ai dit que tout avait été très beau. J'ai vu rarement un homme si radieux après être venu. Non, pas rarement : jamais. Je lui ai dit que c'était notre secret et de ne pas en parler à Alex. Il m'a demandé si on pouvait une autre fois. Je lui ai dit que non. Que de choses si belles ne se répètent pas.
- Quelle pute !
- Pas dans ce cas. Je ne voulais pas lui donner d'illusions.
- Vous êtes descendu ensemble.
- Bien sûr... mais non... bien sûr que non... Quand je suis descendue, ni lui ni Alex n'étaient plus là.
- Tes amis ne trouvaient pas ça étrange ? Tu es dans la salle de bain, ton amant et puis son ami montent et ils s'en vont avant que tu descendes.
- Ils ne s'étaient aperçus de rien. Ils étaient complètement bourrés !
- Ton soutif était resté dans la salle de bain.
- Oui, mais le soir quand je me suis couchée, il n'était plus là. »

## Deuxième récit : (7 juin 1994)

« Reparle-moi de l'histoire du lavabo.

- Je te l'ai racontée, il y a trois ou quatre semaines max...
- Une autre fois encore. Je t'en prie.
- Qu'est-ce que tu y trouves de si excitant ? De la médaille au lavabo : une manie chasse l'autre, mais toujours les mêmes.
- Je ne sais pas. Il y a quelque chose... avec tous ces gens... c'est la présence de tous ces gens qui assistent à tes... à tes... et puis la dernière fois tu avais terminé le récit en disant que t'avais perdu ton soutien.

- T'es sûr que j'ai dit cela... Tous ses gens n'ont assisté à rien... ils ne se sont aperçus de rien. J'ai comme l'impression que tu aurais aimé qu'ils s'en aperçoivent.
- Je ne sais pas, mais... t'en prie.
- Pas aujourd'hui. T'es désagréable avec tes allusions...
- Excuse-moi... viens sur moi. Vas-y.
- Désagréable et maso... Mais, pour la dernière fois... On était tous déguisés. Je crois que c'était Jean-Marc qui l'avait voulu pour le lancement de son livre.
- Comment étais-tu déguisée ?
- En hippie... Suédoise : perruque blonde, un chemisier crème à fleurs rouges et vertes, une jupe blanche, des sandales. Pas très original, mais apprécié. On dansait comme des malades. À un certain moment Alex m'a fait signe de l'attendre en haut. Je suis monté au bureau où il m'a rejointe après quelques secondes. Dès qu'il est entré, il s'est agenouillé, il m'a soulevé la jupe, m'a baissé le slip et a commencé à me lécher. Je lui dis qu'il doit fermer la porte, car si quelqu'un monte... Il se lève, il me prend par un bras et il me traîne dans la salle de bain.
- Avec le slip baissé ?
- Oui, je devais avoir une démarche très ridicule. Il ferme la porte. Il m'appuie au lavabo et il me pénètre.
- Un peu moins vite... quelques détails.
- Je lui ai baissé les pantalons. Il bandait comme un âne. J'ai approché ma bouche, mais il m'a éloigné. Il m'a enlevé le chemisier et ouvert le soutien puis il m'a soulevée et placé sur le bord du lavabo avec la délicatesse d'un yéti. Il a mis mes jambes sur ses épaules et indifférent au gros coup de tête que j'avais donné au miroir, il a commencé un va-et-vient enragé. C'était très inconfortable, je lui ai donc fait comprendre que je voulais descendre les jambes. La manœuvre n'a pas très bien réussi et sa bite est sortie. J'ai mis les pieds à terre, je l'ai poussé à côté, j'ai jeté le slip dans le lavabo et je me suis mise à quatre pattes avec les épaules sur le bord de la baignoire. J'ai empoigné la bite et l'ai approché des fesses. Il a pris du savon liquide, l'a fait couler entre les fesses et il a commencé à jouer avec un doigt.
- Où ?
- Imagine ! Je lui dis qu'il sait que je ne veux pas ça. Il me dit que je n'aurais pas mal avec le savon. Je lui dis que s'il insiste, ce ne sera pas le dernier tango, mais la dernière fois. Je me relève sur les genoux et me retourne. Je m'assois sur le bord de la baignoire. On reste immobile pendant un long moment. Il trouvait sans doute qu'il avait exagéré. Il me dit « alors ici » et il met la bite entre les seins. Je venais de commencer à l'astiquer qu'on frappe à la porte. Il crie « un instant ». Deux ou trois coups, il vient et j'avale.
- Tu bougeais les nénés ou tu les gardais serrés ?
- Je les bougeais. Tu sais bien... j'aime ça. Il est parti sans barrer la porte. J'étais en train de me rincer la bouche quand quelqu'un m'a soulevé la jupe.
- Est-ce que tu avais remis le slip.
- Je ne me rappelle pas.
- Il faudrait demander au retraceur, lui, il se rappelle certainement.
- C'était l'ami d'Alex. Je lui ai donné une sacrée gifle.
- Les deux étaient d'accord !
- Je ne crois pas.
- C'est clair. Après la gifle, il est parti ?
- Non, il m'a regardé avec un air si misérable ! Il devait avoir seize ou dix-sept ans. J'ai eu pitié de lui. Je lui ai roulé une pelle et puis je l'ai pris par la main et nous sommes allés dans le bureau.
- Je croyais que vous étiez allés dans la chambre.
- Je ne suis plus sûre. Non, c'était dans le bureau. Je lui ai baissé les pantalons. J'ai appuyé les fesses sur le bord du bureau, J'ai soulevé la jupe et j'ai accompagné la bite vers ma chatte, mais dès qu'il m'a touché il est venu. Il n'a pas eu le temps de m'enfourcher et il a craché dans les poils. Il n'avait pas encore fini de me nettoyer, qu'il bandait déjà. J'ai enlevé le chemisier, j'ai appuyé un coude au bureau, les fesses bien orientées. En deux ou trois secondes, il était dedans. On a fait au moins cinq minutes de va-et-vient et il n'avait pas l'air de vouloir venir. On a arrêté parce que j'ai entendu Hannah dire à Nicole qu'elle s'en allait et lui demander si elle savait où j'étais. « Je dois absolument répondre à un courriel, je descends dans quelques minutes », je leur ai crié. On s'est rhabillé. On a

attendu qu'elles descendent. J'ai dit à Pa... à Marc de ne pas bouger du bureau. Jusqu'à ce que tous soient partis. Ça a pris une bonne heure. Quand je suis monté, il était en train de fouiller dans mes papiers. D'un ton très sec, je lui ai dit que je n'aimais pas ça et qu'il devait s'en aller. Il m'a demandé s'il ne pouvait pas rester. « Non » je lui ai dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique. »

Elle continue à frotter ses seins. Je viens dans ses cheveux.

\* \* \*

Il avait écrit ces récits le lendemain du jour où elle les avait racontés. Il y avait sans doute ajouté des mots, ajouté et enlevé des questions, mais ils reflétaient assez objectivement ce qu'elle lui avait dit. Il ne fallait pas être un comparatiste chevronné pour ressortir un nombre de différences qu'on n'aurait pas pu compter sur ses doigts. Quelles conséquences en tirer ? Plus personnel : quelles conséquences en tirerez-vous, vous qui avez eu la patience de suivre les tribulations de notre héros jusqu'ici ?

PREMIER LECTEUR : Elle ment et elle sait qu'elle pourra toujours le convaincre.

PREMIÈRE LECTRICE : Elle complique les événements pour alimenter les désirs pervers de son homme.

DEUXIÈME LECTEUR : Elle est une petite écervelée qui ne sait pas ce qu'elle dit.

TROISIÈME LECTEUR : Elle est une pute qui fait n'importe quoi en se justifiant derrière la folie de son homme.

DEUXIÈME LECTRICE : Elle a du talent littéraire et elle faufile des détails pour ne pas emmerder les lecteurs.

TROISIÈME LECTRICE : Elle aimerait se libérer d'un passé auquel il veut à tout prix l'enchaîner.

QUATRIÈME LECTRICE : Étant donné que nous avons les récits de l'homme, il est difficile de ne pas voir une tentative d'abaissement de la femme.

Assez de vos interventions. Je sais que c'est moi qui l'ai demandé, mais, étant donné les coûts du papier, je dois vous limiter. Pourquoi ne me retiré-je pas en vous laissant terminer ? Parce qu'il y a quelque chose d'important que vous ne connaissez pas et dont je veux vous tenir au courant.

Allons-y !

« Ce soir je vais tout mettre au clair », se dit-il avec l'orgueil vaniteux d'un détenteur de vérité

À 18 le téléphone sonne, Adèle lui demande s'il a l'intention de passer la nuit au bureau. « Je pars dans 5 minutes, il lui répond.

- J'ai deux surprises pour toi
- Moi aussi j'en ai deux.
- On est vraiment un couple parfait. »

La première surprise d'Adèle était un très beau couteau acheté à Bordeaux. Quand elle lui demande de lui montrer une de ses surprises, il lui répond qu'elle la verra quand ils seront couchés. Ils dînent à L'Express. Ils rentrent plutôt éméchés et se couchent très tôt. Pour ne pas trop compliquer les choses, je dirai que les six heures de décalage horaire d'Adèle y sont pour quelque chose.

Il pose son ordinateur portable sur la table de nuit et se fourre dans les draps. Adèle, en une tenue légère, très sexy, lève les bras, pose un pied sur le bord du lit et : « Voilà la deuxième surprise ! Est-ce que tu aimes ? Ça fait pute, mais c'est pas mal. » Il émet un « oui » traînant, accompagné d'une grimace qui se veut un sourire.

Elle le regarde surprise ; surprise, elle regarda le portable : « As-tu pris l'habitude de travailler la nuit pendant mon absence ?

— C'est pour la surprise. »

Il soulève l'écran de l'ordinateur, « La surprise pour après, lui dit-elle en refermant l'écran. Le travail t'a monté à la tête. » Elle soulève la couette, pose une main sur le sexe. « Fais plutôt travailler ton zizi » ajoute-t-elle, en riant. Elle écarte la couette, se met à califourchon, s'enlève le sous-vêtement, se penche et lui chuchote à l'oreille : « Dégrafe mon soutien-gorge... on va faire le petit jeu que tu aimes tant. » Elle promène ses seins sur sa poitrine. L'effet qu'elle cherche tarde bien plus que d'habitude. « T'es tendu... loin... Ah, comme je te connais ! Tu veux que je te parle. Mais, avant... » Elle écarte le slip et le glisse à l'intérieur. « De quoi veux-tu que je te parle ? De la nuit à l'hôtel de l'aéroport ?

— Non. Raconte-moi l'histoire du lavabo.

— Encore ! Je te l'ai racontée déjà deux fois, il n'y a pas très longtemps.

— Une troisième...

— Je sens qu'il y a quelque chose qui ne va pas... parle-moi... Pourquoi es-tu si triste. D'habitude quand je rentre...

— Raconte-moi l'histoire du lavabo et tout va passer

— Qu'est-ce qui t'excite tellement dans cette histoire.

— Ce que tu dis et comment tu le dis...

— Je croyais que c'était ce que je faisais... et les gens qui avaient assisté à mes manœuvres comme tu m'avais déjà dit

— Aussi... mais ce sont tes mots qui importent... Cette fois je préfère que tu répondes à mes questions au lieu de raconter.

— Moi aussi, je préfère. Vas-y, ma puce.

— Quand Pablo est entré après qu'Alex était sorti, que faisais-tu ?

— Pablo ? Il n'y a aucun Pablo qui est entré.

— Je croyais que Pablo, l'ami photographe de Alex, était à la fête.

— Oui, il était là. Il a pris beaucoup de photos, mais ce n'est pas lui qui est entré. C'était quelqu'un de très jeune... il s'appelle Marc... je ne l'ai plus revu.

— Que faisais-tu quand il est entré dans la salle de bain ?

— Je me rinçais la bouche, je te l'ai déjà dit.

— Une fois tu m'as dit que tu te laver sur le bidet.

— Maintenant que tu me le dis... non, non, je n'étais sur le bidet... je me suis mise sur le bidet après avoir rincé la bouche.

— Parle-moi de l'entrée de Pablo.

— Ce n'était pas Pablo, mais Marc, mais si tu préfères l'appeler Pablo... Quand Maa... Pablo entre quand je suis en train de me rincer la bouche. Il s'excuse. Je continue comme si de rien n'était et je lui dis de fermer la porte. Il s'approche, me colle et me caresse les seins. J'aime la pression de son sexe entre mes fesses. Avec une voix chevrotante, il me demande s'il peut me caresser. Je lui ai fait signe d'attendre. J'ai enroulé la jupe autour des hanches pour ne pas la mouiller et je me suis assise sur le bidet, dos au mur. Je lui ai dit signe qu'il peut le faire. Il s'agenouille et me caresse les poils, je lui souris et j'ouvre l'eau : il est clair qu'il n'avait jamais vu un bidet de sa vie. Je lui dis qu'il peut me laver, il me lave très soigneusement la chatte. Je me lève et je lui passe la serviette pour qu'il m'essuie. Il le fait très soigneusement. Je lui enlève la serviette et pousse sa main vers la chatte. Il me frotte si maladroitement que je comprends qu'il n'avait jamais caressé le sexe d'une femme. Je lui dis que c'est à son tour. Je l'aide à se déshabiller. Il s'assoit. Je lui lave l'affaire et les couilles qu'il vide dans ma bouche.

— Tu ne m'avais pas dit ça les autres fois. Tu étais sortie de la salle de bain, une fois tu m'avais dit pour aller dans la chambre et une autre pour le bureau.

— Tu veux faire le policier ? Tu ne comprends pas que tu me forces à inventer ? Toutes ces histoires après la salle de bain avec Alex sont inventées, pour t'exciter.

— Et Pablo ? Et les photos prises par sa femme ?

— Il n'y a pas de photo. J'ai vu une seule fois la femme de Pablo et j'ai un très mauvais souvenir.

— Pourquoi ?

— Pas maintenant.

— Je vais te montrer la première surprise. Passe-moi l'ordi. »



Il le prend et lui montre la photo.

Elle n'a pas l'air étonnée.

« Elle l'a envoyé à toi aussi ? qu'elle me dit.

- Elle ?
- Louise.
- Lis cette phrase.
- Je la connais... on a tellement ri avec Louise.
- Ce n'est pas toi dans cette photo ?
- T'es fou. Tu ne vois pas les cheveux.
- Mais, ce sont tes mains et tes pieds...
- Oui, ils ressemblent aux miens, mais ne sont pas les miens, regarde plutôt les cheveux. Est-ce que ce sont les miens ?
- Non, mais tu as une perruque.
- Tu ne vois pas que ce sont des cheveux naturels ! Qui t'a lancé dans cette histoire abracadabrante ?
- Danielle m'a dit que toi et elle vous étiez les maîtresses de Pablo.
- Quelle garce ! Je le voyais parce qu'il était l'ami d'Alex...
- Max aussi semblait le savoir...
- Je t'ai toujours dit qu'ils ne sont pas des amis, ils sont tous les deux de grosses putes. »

Il se sentait coupable. Elle reprit leur petit jeu. Il vint en pleurant.

« Et ta deuxième surprise ?

- Demain.
- Moi, je t'ai montré les deux.
- C'est une autre photo.
- De moi.
- Oui.
- Montre-la ?
- La voilà
- ...
  
- Où l'as-tu trouvée.
- Dans un fichier.
- Dans un de mes fichiers ?
- Oui.
- Comment as-tu osé ?
- Je m'excuse.
- Tu t'excuses ? Va chier. Je m'en vais.
- Où ?
- Ça ne te concerne pas. »

Elle transfère ses pénates chez Louise. Après quelques semaines il reçoit ce courriel d'Adèle : « Ce que tu as fait est impardonnable. Ce n'est pas moi dans la photo. Mais, même si c'était moi, tu n'avais pas le droit de la regarder et encore moins de me la montrer pour me tester. Adieu. PS J'ai dit à tous nos amis qu'on s'est séparé par incompatibilité de caractère. Si, par hasard, on se rencontre, essayons de nous comporter de façon civilisées. »

Que de fois avait-il étudié dans les moindres détails la photo incriminée ! Il n'avait aucun doute que c'était Adèle, mais ce n'était pas ça qui le troublait, c'était de ne pas savoir qui la lui faisait l'amour et, surtout, qui prenait la photo.

Ils se sont revus par hasard, ensuite un peu moins par hasard et après un an ils étaient de nouveau ensemble. C'était elle. « Et alors ? se dit-il, je jure que je n'essayerai pas de savoir ni qui est son amant ni qui est le

photographe.

Après quelques mois, une fois qu'elle était sur lui : « Raconte-moi comment tu es arrivée à... »